

défenseur, mademoiselle, reprit-il en flattant le chien. Plutarque se coucha aux pieds de son maître avec des airs caressants. Pulchérie admirait ses yeux encore enflammés par la lutte et luisants comme deux charbons dans l'ombre.

— N'en ayez pas peur, c'est mon modèle ordinaire. Il avait pris, ce soir, fantaisie à madame la duchesse de Bourbon de lui faire subir les honneurs d'une présentation, et nous revînons tous deux du palais Bourbon, quand je vous ai aperçue.

— Après avoir lèché les belles mains de Pulchérie, Plutarque prit le chemin d'une salle basse où une vieille servante au maintien grave rangeait les plats.

— J'étais loin de vous attendre sitôt, monsieur Greuze, lui dit cette femme. Vous deviez souper chez madame la duchesse de Bourbon, n'aviez-vous dit.

— Certainement, Thérèse ; mais j'ai changé d'avis, je soupe ici. Tu vas nous servir dans l'atelier, moi et cette belle enfant.

— C'est cela ! encore un modèle que vous nous ramenez... un modèle pour votre tableau de *l'innocence*, que vous n'achevez jamais ! L'innocence à minuit sonné ! grommela Thérèse entre ses dents.

— A ce nom de Greuze, les genoux de Pulchérie menacèrent de lui manquer. Il lui prit un effroyable battement de cœur, et ce ne fut pas sans peine qu'elle gravit l'escalier du peintre. Un feu brillant pétillait dans l'âtre, et répandait, par instants, sur chaque meuble et sur chaque toile de brusques jets de lumière. D'abord Pulchérie ne vit rien, elle se soutenait à peine ; tout ce qu'elle put faire en entrant fut de se jeter dans le large fauteuil que lui présenta son hôte. Celui-ci l'y laissa quelques secondes et passa dans la pièce contiguë à l'atelier, sans doute pour panser lui-même son bras sans que Thérèse le vit ; il craignait les commentaires de cette fille. Ce moment d'absence donna à Pulchérie le temps de se remettre. Peu à peu son œil s'habitua à contempler la pièce où elle se trouvait.

— A peine remise de son trouble, la jeune fille parcourait encore du regard ce charmant désordre de l'atelier, quand elle crut reconnaître des traits chéris dans un portrait de femme suspendu aux embranchements de la glace. Un reste de beauté altérée sans doute par le chagrin donnait à cette tête une expression de mélancolie douce et résignée. Les mains croisées retenaient un chapelet, l'œil était humide et mouillé de larmes, comme celui des belles saintes de Rubens.

— Ma mère ! cria Pulchérie en courant les bras tendus vers la toile.

— Greuze, en ce moment, venait de rentrer dans l'atelier ; il s'approcha de la jeune fille, qui demeurait toujours l'œil attaché sur le portrait ; il l'examina quelque temps dans une ivresse recueillie ; puis tout d'un coup il la serra dans ses bras, l'inonda de larmes et la couvrit de baisers.

— Pulchérie ! Pulchérie !

— Il lui devint impossible d'en dire davantage. Mille sentiments divers se livraient combat dans son âme ; il était joyeux et triste à la fois ; il songeait au bonheur de la retrouver et au péril qu'elle avait couru... Epuisé, il se jeta à genoux devant une gravure du *Christ aux Anges*, de Lebrun.

— Pulchérie ne pouvait encore revenir de sa surprise. Cependant, il fallut bien qu'elle racontât son histoire, son départ de Caen, les pleurs de sa mère, les empressements intéressés de madame Poitevin, le mensonge horrible dont cette femme s'était servi. Pendant qu'elle parlait, Greuze frappait du pied ou bondissait dans la chambre comme un enfant. Il l'examinait, en approchant d'elle son flambeau ; il la faisait se lever, puis se rasseoir ; il était fou de bonheur. Bientôt il alla fureter dans ses cartons et lui montra une foule d'ébauches qui lui ressemblaient.

— Je me suis toujours souvenu de toi, lui disait-il, ton image était là ; je ne t'avais vue qu'une fois ; mais, va, j'ai bonne mémoire !

— Il reprenait :

— Je veux que tu loges chez moi, ils verront enfin ce que c'est que la beauté ! Ils sont là trois ou quatre qui font des têtes de Romaines avec des médailles de bibliothèque ; il est

vrai qu'ils sont de l'académie de peinture ! Moi, je m'en suis retiré ; je vis comme Siméon Stylite sur sa colonne. Chaque fois qu'ils m'écrivent, j'ai soin de leur renvoyer leurs lettres et leurs invitations d'usage. Je les avais priés de me rendre mon tableau de réception, ils l'ont placé dans le musée de Versailles ! On m'envie ma nièce, et je suis bien malheureux ! Mais aussi, je suis fier ! J'ai fait de mon atelier un salon où les amateurs viennent visiter mes ouvrages ! Dans ce lieu-ci, vois-tu, j'ai reçu plus d'une tête couronnée ! Eh bien, Pulchérie, je t'aime mieux sur ce simple escabeau que le grand-duc de Russie, la grande-duchesse et le roi de Suède, Gustave III, qui s'y sont assis !

— C'était pour l'excellent homme une soirée neuve, orageuse. Sa vie si calme, si reposée d'ordinaire en avait reçu une sorte de commotion électrique. L'apparition de Pulchérie dans l'atelier lui sembla, ainsi qu'il l'avoua souvent depuis, un événement inouï dans son existence. Ce qui l'enthousiasmait surtout, c'était un visage d'enfant baigné de pleurs, de longs cils abaissés avec tristesse sur des joues pâles, une désolation naïve de seize ans, une voix étouffée par les sanglots.

— Que vous êtes belle ainsi, ma Pulchérie ! s'écriait Greuze.

— L'horloge de Baillon, qui décorait la cheminée, sonnait une heure du matin. Thérèse entra en ce moment avec le souper.

— Viens ici, viens t'asseoir près de moi, ma belle nièce. C'est Pulchérie... *ma nièce*, répéta Greuze à Thérèse avec orgueil.

— A ce mot de *nièce*, Thérèse fut si troublée, qu'elle laissa tomber son assiette sur le parquet.

— Greuze ne s'en aperçut seulement pas ; il dévorait du regard son nouveau modèle. Pulchérie ne put d'abord manger ; peu à peu elle se remit ; les confidences commencèrent bientôt entre la jeune fille et Greuze.

— Voilà un souper que je préfère à celui de madame la duchesse de Bourbon ! Pulchérie, il faudra que je vous présente non seulement à cette bonne duchesse, mais aussi à Mesdames ! Oh ! d'abord, je n'épargnerai rien pour que tu ne t'ennuies pas avec moi. Je ne te refuserai rien, aujourd'hui que je suis riche. Car je suis riche, moi ! Vois plutôt !

— Il se leva, jeta sa serviette de côté ; puis il ouvrit, joyeux, chaque tiroir d'un beau secrétaire de laque. Il n'y avait pas grand argent, autant que Pulchérie put en juger à la première vue, mais, en revanche, force décorations étrangères, des épingles en pierreries montées admirablement, des tabatières avec des portraits de souverains, des bagues antiques, des médailles gravées, toute la richesse douteuse dont s'enorgueillit l'artiste jusqu'au jour du besoin, où il lui faut la monnoyer.

— Avec une fierté candide, il lui montrait toutes ces choses, et puis encore des lettres du marquis de Marigny, l'un des Mécènes du Salon, des promesses de logement au Louvre, de pension, de fortune, Greuze lui mettait sous les yeux, lui faisait toucher du doigt tous ces mensonges, lui, le triste Greuze, l'illustre pauvre, mort sans obsèques, sans amis, pendant que Reynolds eut des grands seigneurs à son convoi, et qu'Hogarth repose, à l'heure qu'il est, sous un monument chargé de marbre ! Mais Greuze était crédule, Greuze était bon ; il était grand poète autant que grand peintre, monsieur ; c'est vous dire assez qu'il ignorait l'art de l'intrigue.

— Pulchérie devint bien vite la reine de cette demeure. Le souvenir de cette quinzaine fatale passée chez la Poitevin rembrunissait à peine de son ombre sa félicité nouvelle. Elle avait tout à souhait chez Greuze. Son oncle prévenait ses moindres désirs, il allait même au-devant de ses caprices. La maison de Greuze l'enchantait. C'était, imaginez-vous, monsieur, un asile de calme et d'étude pendant certaines heures ; de spirituelles causeries à d'autres instants de la journée ; il venait chez lui la cour et la ville ; des artistes, des seigneurs, des grandes dames, des princes ! Pulchérie, une fois admise dans le cercle de ses *intimes* par son oncle, se vit d'abord reçue par eux sur le pied de la froideur ; il semblait qu'une aussi belle personne les eût éblouis. Peu à peu, leurs éloges la firent réfléchir sur